

**INVASION 1914**  
**Du Plan Schlieffen à la**  
**Bataille de la Marne**

*Ian Senior*

## **Chapitre 6 : La bataille de Guise**

### **29 août : Les batailles de rencontre sur l'aile gauche allemande**

Ignorant la présence de l'autre, la Garde allemande et le Xe corps français passent la nuit en bivouac au sud de l'Oise, à moins de 8 milles l'un de l'autre et dissimulés par l'obscurité et les basses collines qui les séparent. Du côté français, ils avaient l'ordre de partir à l'aube et d'achever le pas de côté ouest qu'ils avaient commencé la veille. Lorsque la tête de la colonne serait au niveau de Guise, toutes les unités devaient pivoter de 90 degrés vers la droite et occuper des positions défensives le long de l'Oise. Du côté allemand, une courte avance devait avoir lieu en direction du sud, en commençant par la 1ère division d'infanterie de la Garde sur la droite et s'étendant vers l'est jusqu'à la 2e division qui était échelonnée sur la gauche pour couvrir le flanc ouvert de l'armée. Comme les deux camps se déplaçaient perpendiculairement l'un à l'autre, la lutte prit la forme d'une série de rencontres qui commencèrent à l'ouest et s'étendirent progressivement vers l'est.

Les objectifs immédiats de la 1ère division d'infanterie de la Garde du général von Hutier étaient les villages de Colonfay et Le Sourd, à moins d'une heure de marche à travers la campagne vallonnée. Au moment où le 1er régiment de gardes à pied, commandé par le second fils du Kaiser, Prinz Eitel Friedrich, s'approchait de Colonfay, l'unité française la plus proche (la 48e RI) avait été alertée de sa présence par des bruits de tirs plus à l'ouest où la 39e brigade était déjà en action contre le 3e régiment de la Garde. Ainsi, lorsque le IIe bataillon du prince entra dans Colonfay, les Français étaient prêts et l'attendaient, cachés dans les maisons et les dépendances. Au début, tout semblait pacifique aux Allemands alors qu'ils avançaient sans méfiance le long de la rue principale avec l'étendard du bataillon en tête. Soudain, cependant, lorsqu'ils sont arrivés dans la zone ouverte adjacente à l'église, ils ont été accueillis par une grêle de tirs de fusils provenant des maisons et des dépendances voisines. Bien qu'ils aient déployé leurs réserves et chassé progressivement les Français du village, quelques instants plus tard, ils ont été frappés par un violent bombardement et forcés de fuir pour sauver leur vie, se dispersant dans toutes les directions. Après avoir subi de lourdes pertes, le bataillon fut complètement disloqué, ses unités largement dispersées et déconnectées les unes des autres et des quartiers généraux du bataillon et du régiment.

Lorsqu'Eitel Friedrich se rend compte de ce désastre, il ordonne au IIIe bataillon de s'arrêter lorsqu'il atteint la route de campagne entre Colonfay et Le Sourd et d'attendre l'appui de l'artillerie. Entre-temps, le major von Bismarck (le plus jeune fils de l'ancien chancelier), qui était le commandant du bataillon, s'avança jusqu'à un point situé à environ 500 mètres à l'est de Colonfay pour reconnaître les positions ennemies. En regardant vers le sud, il vit une longue et douce pente descendante, couverte de champs de betteraves sucrières et d'avoine moissonnée et, au-delà, un creux dont le fond était à l'abri des regards. De là, les champs montaient progressivement jusqu'à une crête peu profonde au sommet de laquelle il pouvait voir l'infanterie ennemie qui avait ouvert le feu à longue portée. À sa droite, il entendait les bruits des tirs en provenance de Colonfay ; à sa gauche, cependant, il n'y avait aucun signe du 2e régiment qui aurait dû être au niveau d'eux alors qu'il avançait vers Le Sourd. À ce moment-là, les événements lui échappèrent par plusieurs de ses subordonnés qui étaient frustrés de devoir rester immobiles sous le bombardement constant et décidèrent indépendamment d'attaquer la crête. La 12e compagnie du Hauptmann von Schütz fut la première à attaquer. Lorsque les clairons sonnèrent la charge, ses hommes descendirent la pente à toute vitesse jusqu'à ce qu'ils atteignent le creux au pied de la colline où ils se jetèrent à terre pour

reprendre leur souffle. Après une brève pause, au cours de laquelle les artilleurs français ajustèrent leur portée et les frappèrent une fois de plus, Schütz appela à une autre ruée vers l'avant. Souffrant abondamment lorsque les balles ennemies ont fouetté les cultures de betteraves sucrières et causé de terribles blessures en ricochant sur la terre dure, ils sont retournés au sol alors qu'ils étaient à environ 300 mètres de la crête. Schütz remarqua un officier français, le galon d'or de son képi scintillant au soleil, qui semblait préparer ses hommes à une contre-attaque. Entre-temps, ils avaient été rejoints sur leur gauche par la 10e compagnie de Freiherr von Hornstein et sur leur droite par une section de la 5e compagnie. De plus, deux sections de la compagnie de mitrailleuses régimentaires ont été amenées en avant à travers le bombardement intensif et ont ouvert le feu sur l'extrémité ouest de la crête, obligeant les Français à se replier de la crête.

Interprétant ce mouvement comme un signe que la ligne ennemie était sur le point de s'effondrer, Hornstein et Schütz donnèrent l'ordre de l'assaut. Cependant, alors qu'ils chargeaient, une grande masse d'infanterie ennemie traversa la crête sur leur front droit et les frappa avec des baïonnettes fixes :

*« À aucun moment, le groupe courageux n'a vacillé. Comme par ordre donné, la moitié gauche de notre front tint bon et repoussa les Français. La moitié droite, où je me trouvais, courait un peu vers la droite sous la direction de Freiherr von Hornstein et du Leutnant Brümmerstädt. Dès que nous nous sommes déployés, nous nous sommes retrouvés sans soutien et avons ouvert un feu incroyable sur l'ennemi. Leur colonne s'est arrêtée. Seulement 50 pas les séparaient de nous. L'ennemi nous a absolument arrosés d'une pluie de balles. L'Oberleutnant Freiherr von Hornstein, qui était très proche de moi sur ma gauche, est tombé avec deux balles dans la poitrine, l'instant d'après Vizefeldwebel Bode est également tombé. Peu de temps après, tous furent terrassés. Fusilier Dostatni était toujours debout à ma droite. J'ai reçu une balle dans mon genou droit, mais je pouvais encore me soutenir sur ma jambe gauche. J'ai tiré désespérément sur la masse épaisse des Français. Je n'avais pas besoin de charger mon fusil car le Leutnant Brümmerstädt et le batteur Rosinski, mortellement blessés, me passaient continuellement des fusils chargés. L'unteroffizier Bochert et quelques autres hommes grièvement blessés se relevèrent et firent également feu. Nous aurions tous été victimes de la supériorité de la force de l'ennemi si une mitrailleuse n'était pas intervenue et n'avait pas tiré de notre arrière droit. J'ai été touché à nouveau, dans le haut du bras et peu de temps après à l'épaule gauche. J'ai juste vu les Français s'enfuir avant que je ne tombe. Le courageux Dostatni fut également mortellement blessé. Unteroffizier Bochert, Fusilier Hommery et moi, nous restions vivants sur l'aile droite. La 10e compagnie avait beaucoup souffert. La victoire nous avait coûté 42 morts et 106 blessés. »*

Les Français subissent également de terribles pertes, notamment sous le feu des mitrailleuses allemandes.

*« Le lieutenant donna l'ordre : « En avant ! » La compagnie s'élança en avant d'un seul coup. Mais le feu ennemi redoublait. En un clin d'œil, presque tout le monde a été blessé et projeté en arrière, y compris le lieutenant qui, touché par huit balles, avait encore la force de franchir la crête pour s'effondrer et mourir quelques mètres plus loin. Parmi les blessés en même temps que lui figuraient un jeune sous-lieutenant, fraîchement sorti de Saint-Cyr, l'adjudant Vincent, le sergent-major Boie et l'adjudant chef Dieusel. J'ai reçu trois balles dans les jambes et l'épaule. Il n'y avait plus d'officiers ni de chefs de section. Les blessés ambulants refluaient vers l'arrière. Les quelques hommes indemnes s'arrêtèrent alors à mi-chemin de la pente arrière et retournèrent sur la crête pour chercher ceux qui avaient été gravement blessés. Parmi ces braves hommes, je me souviens d'un soldat nommé Lebas ; il était marin de profession, assez médiocre en temps de paix et souvent puni par l'adjudant Vincent pour des fautes de conduite. Lorsque l'adjudant eut été blessé pour la première fois et qu'il s'étendit sur la crête, Lebas le chercha sous les balles volantes puis le ramena sur ses épaules jusqu'au moment où une seconde balle atteignit l'adjudant, le tuant. »*

Les Allemands déploient rapidement leurs dernières réserves, ce qui permet de repousser la contre-attaque et de stabiliser la position. Malgré cela, les Français ont été laissés en possession de la crête tandis que les Allemands sont restés coincés par des tirs de fusil précis à quelques centaines de mètres de là, sur le chaume et les champs de betteraves sucrières dans une chaleur torride. Vers

midi, cependant, après que le 2e régiment eut capturé Le Sourd, les Français abandonnèrent la crête pour éviter d'être débordés et se retirèrent vers une nouvelle position défensive sur les hauteurs au nord de Richaumont. Le carnage avait été vraiment épouvantable. Du côté français, la 48e RI, qui avait déjà beaucoup souffert à Arsimont une semaine plus tôt, a perdu 18 de ses 26 officiers restants et environ la moitié de ses soldats. Du côté allemand, les pertes du 1er régiment de gardes à pied dépassent les 1 056 pertes subies par la Garde prussienne lors de sa rencontre épique à Saint-Privat lors de la guerre franco-prussienne. Au cours des trois jours de combats, du 28 au 30 août, le régiment perdit 26 de ses 58 officiers et environ 1 200 autres soldats sur un total de 2 900, qui tombèrent presque tous au combat à Colofay. Le taux de pertes dans les 5e, 10e et 12e compagnies, qui ont été les premières à attaquer les positions françaises le long de la crête, a dépassé 80 %, la plupart d'entre eux étant morts.

À l'est de Colofay, le 2e régiment, commandé par l'Oberst Graf zu Rantzau, avait pour tâche d'occuper Le Sourd. Bien que la brume dense ait réduit la visibilité à moins de 100 mètres, l'avance a commencé à temps pour ne pas exposer le flanc du 1er régiment sur leur droite. Après un retard dû au fait que le bataillon de tête s'est perdu dans la brume (les officiers avaient négligé d'utiliser leurs boussoles), l'avance a recommencé avec le 1er bataillon se dirigeant vers le village, les 1ère et 3ème compagnies en première ligne suivies des 2ème et 4ème compagnies. Le major von Schönstadt, commandant du bataillon, ainsi que Rantzau et leurs états-majors respectifs, chevauchaient dans l'intervalle entre les deux compagnies arrière. Lorsque la tête de la colonne de marche s'approcha du village, elle se déploya en demi-sections et descendit la colline escarpée menant aux premières maisons. À cet endroit, la route traversait un ruisseau étroit et une ligne de chemin de fer légère, puis, après avoir dépassé l'église sur un monticule surélevé, montait vers le centre d'où il était possible de voir les hauteurs au sud. À cette époque de l'année, l'endroit était une scène pittoresque dans laquelle les maisons étaient à moitié cachées par une profusion de vergers, d'arbustes et de jardins. Les apparences sont cependant trompeuses, puisque la 71e RI française a déjà occupé l'extrémité du village et la crête qui le surplombe du sud. Lorsque les deux premières compagnies atteignirent le creux de la route, elles se séparèrent de chaque côté et commencèrent lentement à se frayer un chemin à travers les jardins et les nombreux petits enclos à bétail, entourés de barbelés, qui remplissaient les limites du village. Les 2e et 4e compagnies viennent d'entrer dans la rue principale lorsqu'un officier d'état-major arrive du quartier général de la brigade avec la nouvelle que le 1er régiment est en difficulté à Colofay et qu'il doit lui venir en aide. Comme il n'y avait aucun signe de l'ennemi, Rantzau décida de gagner du temps en rappelant les 1re et 3e compagnies, puis en poussant tout le bataillon à travers le village le long de la rue principale. En attendant leur retour, les deux autres compagnies s'arrêtent en face de l'église où elles forment une masse dense, forte de plus de 400 hommes, regroupée autour des états-majors du bataillon et du régiment. Depuis quelque temps, les obus passaient à basse altitude dans les deux directions, hurlant au fur et à mesure, tandis que les batteries françaises et allemandes échangeaient des coups de feu. Soudain, sans avertissement, un obus éclata avec une violence dévastatrice directement au milieu de la 2e compagnie et de l'état-major du régiment. Alors que d'autres obus se succédaient et que les survivants se précipitaient vers le refuge qu'ils pouvaient trouver, les pointes, qui s'étaient avancées sur une courte distance au-delà de l'église, ont été prises sous le feu des fenêtres et des toits au centre du village. Les officiers, y compris les commandants de régiment et de bataillon, sautèrent immédiatement de leurs chevaux, saisirent les fusils des soldats tombés au combat et entrèrent dans la mêlée. La rencontre dégénéra alors en un combat confus entre les bâtiments, les jardins et les vergers environnants dans lesquels de petits groupes d'hommes, souvent sans officiers, leurs vues obstruées par les bâtiments et les haies épaisses, se battaient à corps à corps avec des baïonnettes et des crosses de fusil.

Pendant ce temps, la 1re compagnie, commandée par le Hauptmann von Oesterreich, avait également essuyé des tirs dans le hameau de la rue des Fontaines dans lequel elle s'était égarée par erreur après avoir pris un mauvais virage.

*« J'étais seul avec mes 80 hommes. De l'autre côté du remblai de la voie ferrée, nous escaladâmes plusieurs clôtures et nous nous glissâmes prudemment à travers les jardins qui se rapprochaient*

*des premières maisons. Ils étaient vides. La route devant eux semblait tout aussi déserte. Entre-temps, les tirs avaient augmenté. Nous ne pouvions pas savoir d'où cela venait ni qui se faisait tirer dessus. Au milieu de ces bruits, on entendait l'artillerie ennemie. Comme rien de suspect ne paraissait, nous grimpâmes lentement la rue escarpée du village, en nous tenant au près des murs des maisons, afin d'atteindre son extrémité supérieure. Soudain, à environ 200 mètres de là, comme par magie, se tenaient cinq cavaliers. Je les reconnaissais clairement à leurs képis.*

*Malheureusement, au même moment, ils ont disparu. Peu de temps après, environ six fantassins apparurent sur la route. Ils semblaient ne pas avoir d'armes et levaient les mains comme s'ils voulaient se rendre. À cette époque de la guerre, nous faisons encore confiance aux gens et nous continuions sans tirer. Puis, soudain, l'enfer s'est déchaîné ; Des haies et des maisons qui semblaient si mortes arrivaient de tous côtés des détonations, des sifflements et des sifflements. Des éclats d'acier se répandaient et des ricochets bourdonnaient dans l'air comme d'énormes bourdons. En un rien de temps, une demi-douzaine de mes hommes ont été emportés. Hérissés de colère, les autres voulurent se précipiter en avant, mais je réfléchis un instant. Où irions-nous ? L'ennemi était bien caché ; Ils étaient introuvables. La rue étroite signifiait une mort certaine. « De retour au coin le plus proche. » Les quelques instants qu'il a fallu pour y arriver ont été épouvantables. Les balles balayaient la rue comme des grêlons, renversant tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Puis nous avons trouvé un abri, terriblement réduit en nombre. Malgré tout cela, je voulais essayer une fois de plus ; Peut-être réussirions-nous à traverser le village. Mes hommes ont tout de suite été d'accord avec moi. Nous nous sommes de nouveau enfuis dans la rue. Les Français ont tiré tout ce qu'ils avaient sur nous. Avec les hommes qui nous restaient, j'atteignis notre ancienne position. Non loin de là se trouvait le Hauptmann von Oesterreich avec la section commandée par le Leutnant Halledt. Il avait atteint la route de l'autre côté. Et maintenant ? Hauptmann von Oesterreich nous a renvoyés au remblai de la voie ferrée. Le porte-étendard Mauff et un autre soldat transportaient le Vizefeldwebel Torberg, mortellement blessé, qui nous avait implorés de ne pas le laisser vivant derrière nous. Il s'est vidé de son sang trois jours plus tard. Le talus nous a donné peu de couverture contre la salve. »*

À présent, les Allemands au centre du village avaient progressivement repris le contrôle de la situation et avançaient de maison en maison, éliminant l'ennemi au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux sorties sud. Cependant, ils étaient maintenant en vue des mitrailleurs français sur la crête à quelques centaines de mètres, qui arrêtaient brusquement l'avance. Pendant les deux heures qui suivirent, ils passèrent un moment inconfortable à s'abriter dans les maisons et derrière les murs du verger, réticents à faire le moindre mouvement de peur d'attirer une rafale de feu mortelle. Leur calvaire prit fin en début d'après-midi lorsque le commandant de l'artillerie de la brigade, l'Oberstleutnant Winzer, amena ses canons vers l'avant jusqu'à ce qu'ils soient immédiatement derrière la ligne de feu et ouvrit le feu sur les positions françaises. Peu après, ils furent rejoints par deux batteries d'artillerie lourde qui déclenchèrent un bombardement dévastateur, après quoi l'infanterie allemande fixa ses baïonnettes et s'avança vers la crête, provoquant la fuite des défenseurs en désordre. Au même moment, le 4e régiment d'infanterie de la Garde, qui se trouve à la gauche du 2e, attaque le reste de la 71e RI française qui se brise également et s'enfuit, d'abord jusqu'à Lemé, puis plus au sud.

Au milieu de l'après-midi, les combats sont terminés sur le front de la 1ère division d'infanterie de la Garde. Alors que les vainqueurs épuisés s'arrêtent pour se reposer et se réorganiser, les restes des 37e et 39e brigades françaises se retirent vers Sains-Richaumont, couvert par la 38e brigade qui a été retenue en réserve de corps. Dans un message adressé au quartier général du Xe corps à 13h00, Bonnier affirme qu'il dispose de moins de 400 hommes, d'un nombre presque officier, et de très peu de munitions. Il a ajouté qu'il tenterait de conserver les hauteurs de Sains-Richaumont aussi longtemps que possible.

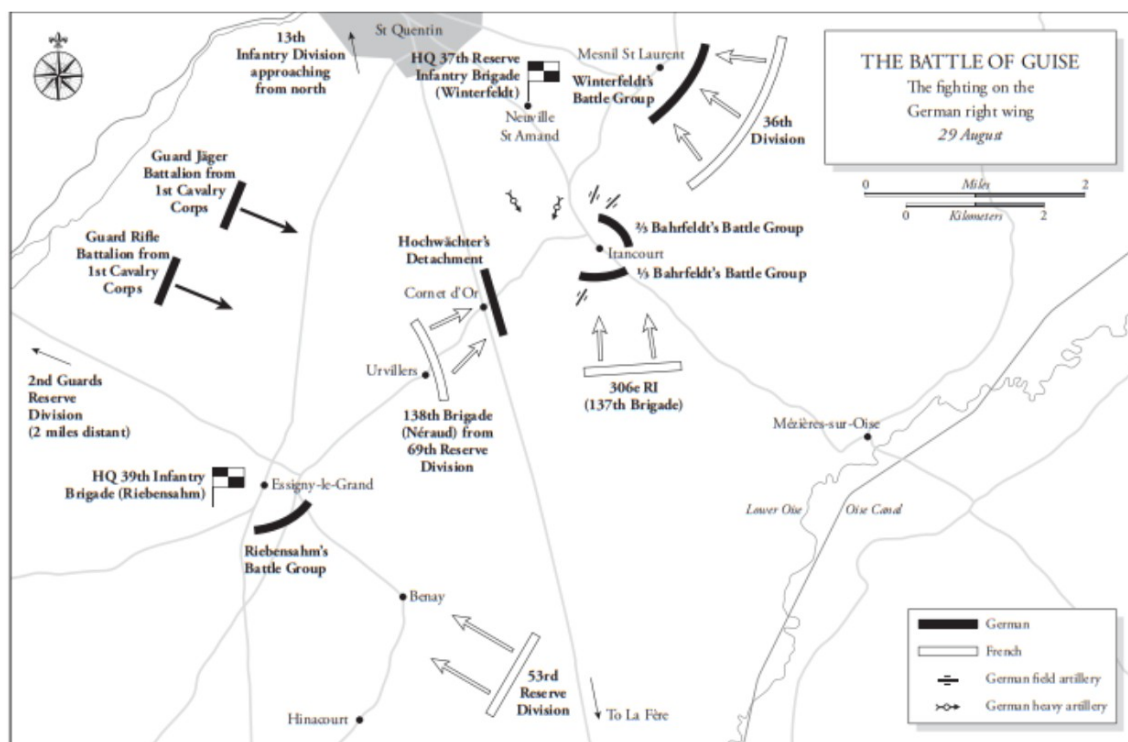
Alors que la 1re division d'infanterie de la Garde surmontait la résistance ennemie à Colonfay et au Sourd, la 2e division était en action à une courte distance à l'est, à La Vallée aux Bleds et à Voulpaix. Leurs ordres étaient de couvrir l'aile gauche de l'armée au cas où l'ennemi tenterait de pénétrer la brèche qui la séparait de la 3e armée. En face d'eux se trouvait un groupe de

fortune sous le commandement du général Abonneau composé de la 4e division de cavalerie, de la 51e division de réserve et de quelques unités du 1er corps. Compte tenu de la faiblesse de cette force mixte (la majorité de la 51e division de réserve n'était pas encore arrivée dans la région), les Allemands auraient dû faire un travail rapide mais au lieu de cela, ils ont avancé très prudemment en raison de préoccupations pour leur flanc ouvert et aussi, peut-être, à cause de leur expérience traumatisante à Arsimont une semaine plus tôt. À La Vallée aux Bleds, par exemple, deux bataillons de réserve retiennent le régiment Franz pendant plusieurs heures jusqu'à ce que celui-ci soit renforcé, après quoi ils se retirent avant d'être attaqués. Lorsque le bruit des bombardements d'artillerie atteint la 3e brigade d'infanterie de la Garde, qui s'approche de la ville voisine de Voulpaix, plusieurs commandants de bataillon ordonnent à leurs hommes de se joindre aux combats. Comme d'autres unités continuaient le long de la route, la brigade s'est complètement disloquée, les unités faisant face à des directions différentes. Au même moment, la colonne de marche fut touchée par des tirs d'artillerie venant de l'est (une batterie appartenant à la 4e division de cavalerie), provoquant une panique de courte durée et provoquant le détachement du train de combat du régiment Elisabeth qui se déchaîna et galopa sans cavalier vers l'arrière. Bien que la petite force française ait été repoussée, forçant le groupe d'Abonneau à battre en retraite, le mal était fait et ce n'est que tard dans l'après-midi que le général von Petersdorff a réussi à rassembler sa brigade maintenant largement dispersée. Au début de l'après-midi, les combats avaient cessé le long du front du corps de la Garde. En fin d'après-midi, Plettenberg donna l'ordre de redémarrer l'avance après que la reconnaissance aérienne eut montré que les Français battaient toujours en retraite, mais elle ne put être menée à bien en raison des lourdes pertes, de l'épuisement et de la désorganisation, en particulier dans la 1ère division qui avait subi le pire des combats.

### L'aile droite allemande : la 19e division d'infanterie de réserve se bat pour sa survie

Après une marche extrêmement longue, la 19e division d'infanterie de réserve atteignit ses cantonnements dans les villages au sud et au sud-est de Saint-Quentin vers minuit les 28 et 29. La 39e brigade d'infanterie de réserve de l'Oberstleutnant Riebensahm occupe Neuville-Saint-Amand et Essigny le Grand et la 37e brigade d'infanterie de réserve d'Oberst von Winterfeldt, Homblières et Mesnil-St Laurent. Leurs ordres pour le 29 août étaient de se rassembler à Essigny-le-Grand (le plus méridional des quatre villages) en fin de matinée, puis de faire une courte avance vers La Fère en longeant le côté ouest de la basse Oise. Le lendemain, ou peut-être celui d'après en fonction de l'arrivée de l'artillerie lourde, ils prendront part au siège de La Fère avec la 19e division d'infanterie sur leur gauche.

Comme il n'y avait pas d'urgence, les hommes ont eu droit à quelques heures de sommeil supplémentaires pour les aider à récupérer de leurs efforts de la veille. La première unité à se lever fut la RIR73 du major von Hochwächter, qui avait le plus de chemin à parcourir depuis ses cantonnements d'Homblières. Leur itinéraire les mènera à travers le Mesnil-St Laurent, occupé par le RIR78 de l'Oberstleutnant Bauer qu'ils doivent suivre jusqu'au point de rassemblement d'Essigny-le-Grand. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent à Mesnil, ils constatèrent que les hommes de Bauer avaient dormi trop longtemps et qu'ils grouillaient dans les rues étroites du village alors qu'ils faisaient des préparatifs de dernière minute pour la marche. Alors qu'ils essayaient de se frayer un chemin, ils se sont embrouillés non seulement avec l'infanterie de Bauer, mais aussi avec des cavaliers, avec les véhicules des services médicaux et avec une batterie d'obusiers de campagne lourds qui se rendait au siège de La Fère. Une autre batterie se tenait bloquée à l'extrémité nord de la rue principale, incapable de bouger. À la suite de cet encombrement, la RIR73 s'est scindée en deux, la moitié avant (un bataillon et demi et l'état-major du régiment) se faufilant et s'échappant en direction d'Itancourt, laissant derrière elle la moitié arrière (l'autre bataillon et demi) qui était coincée dans les rues impraticables. C'est à ce moment-là, alors que Bauer regardait les premières de ses unités quitter le village, que son attention a été attirée par un groupe de cavaliers dans un bosquet d'arbres près de la ferme Lorival, sur une crête à quelques centaines de mètres à l'est. Au début, il les a pris pour des Allemands, peut-être une patrouille de la 19e division d'infanterie de l'autre côté de la rivière, mais cette hypothèse a été brutalement brisée quelques instants plus tard lorsque les obus ont commencé à tomber en succession rapide dans les rues bondées du village.



Les troupes françaises qui ont ouvert le feu appartiennent à la 36e division du général Jouannic (XVIIIe corps), qui forme le fer de lance de l'attaque à travers la basse Oise en direction de Saint-Quentin. Leurs ordres étaient de traverser les ponts entre Mézières et Ribemont à l'aube, d'avancer jusqu'à la première ligne de collines et d'attendre l'arrivée de la 75e brigade (nord-africaine). Lorsque l'attaque serait en cours, elle serait soutenue sur la droite par le IIIe corps et, espérait-on, sur la gauche, par le 1er corps britannique avançant sur la grande route La Fère-Saint-Quentin. Cependant, alors que la 36e division s'arrêtait comme indiqué, de Mas Latrie reçut un message disant que l'offre d'aide de Haig avait été rejetée par Sir John French et qu'en leur absence, les divisions de réserve de Valabrègue traverseraient la rivière et avanceraient en direction d'Urvillers pour soutenir son aile gauche. Les troupes de Jouannic repartent alors, protégées des

avant-postes allemands par la brume qui tarde à se dissiper, jusqu'à ce qu'elles atteignent vers 8h00 la crête surplombant le Mesnil-St Laurent et voient les rues grouiller de l'ennemi.

Les quelque 5 000 fantassins allemands du village étaient presque trois fois plus nombreux que ceux du village, surplombés depuis les hauteurs et hors de contact avec le quartier général de la brigade et avec l'artillerie de la brigade qui s'approchait d'Itancourt, à plusieurs kilomètres de là. Alors que les obus pleuvaient sur eux, les officiers ont rassemblé les hommes les plus proches et les ont conduits à la lisière est du village où ils ont formé une ligne de feu dans les maisons et les jardins au bas de la pente. Dans le même temps, les deux batteries d'obusiers prennent position au sud-est du village d'où elles ouvrent le feu sur la zone autour de la ferme Lorival. Peu de temps après, Bauer passa le commandement au commandant de la brigade, Oberst von Winterfeldt, qui avait fait demi-tour en entendant les coups de feu alors que lui et son état-major étaient à mi-chemin entre Itancourt et Urvillers.

La 19e division d'infanterie de réserve se trouvait maintenant dans une situation extrêmement périlleuse, divisée en trois parties largement dispersées sur le champ de bataille et déconnectées les unes des autres. Tout d'abord, dans le nord, au Mesnil-Saint-Laurent, la majeure partie de la brigade de Winterfeldt (forte d'environ cinq bataillons) était largement en infériorité numérique et se battait pour sa vie. Deuxièmement, à environ 8 milles au sud du Mesnil, au point de rassemblement d'Essigny-le-Grand, l'Oberst von Riebensahm avait avec lui quatre bataillons appartenant à sa 39e brigade, dont deux y avaient passé la nuit et deux étaient arrivés à l'heure de leurs cantonnements à Neuville-St Amand. Il n'y avait cependant aucun signe des deux autres bataillons de Neuville-St Amand, ni de son artillerie de brigade et de la brigade de Winterfeldt, qui auraient tous dû arriver à Essigny depuis longtemps. Plusieurs patrouilles ont été envoyées à leur recherche, mais ils sont tous revenus les mains vides. Troisièmement, à Itancourt, entre l'Essigny et le Mesnil-Saint-Laurent, il y avait un groupe mixte d'environ trois bataillons et demi avec l'artillerie de la 37e brigade, sous le commandement du commandant de la division, le général von Bahrfeldt. Cette force ad hoc se composait de la moitié avant du RIR73 de Hochwächter, que nous avons vu pour la dernière fois s'échapper de l'embouteillage du Mesnil juste avant que le village ne soit pris sous le feu, ainsi que des deux bataillons disparus de Riebensahm qui étaient en route de Neuville-St Amand à Essigny. Lorsque les deux groupes arrivèrent successivement à Itancourt et entendirent les coups de feu du Mesnil, ils s'arrêtèrent et s'organisèrent sur la défensive, faisant face au nord dans la direction du bruit. Par hasard, Bahrfeldt et l'état-major divisionnaire étaient de passage dans la région à ce moment-là, il a donc pris la relève de Hochwächter et a installé un poste de commandement dans un ancien moulin à la périphérie du village d'où il y avait une excellente vue sur la campagne environnante.

En fin de matinée, la situation devient critique lorsque les divisions de réserve françaises lancent leur attaque. D'après les ordres de Valabrègue, l'effort principal devait être fait en direction d'Itancourt par la 138e brigade d'infanterie (69e division de réserve) du général Néraud, appuyée par l'ensemble de l'artillerie divisionnaire. Ils doivent être renforcés sur leur droite par la 137e brigade d'infanterie et sur leur gauche par la 53e division de réserve, qui doit avancer vers Benay et Essigny-le-Grand. Si la brigade de Néraud réussissait à s'emparer d'Itancourt, la 19e division d'infanterie de réserve serait irrémédiablement divisée en deux, laissant les forces du Mesnil-Saint-Laurent et d'Essigny-le-Grand isolées et exposées à la défaite. Peu avant midi, la petite force de Bahrfeldt à Itancourt fut alertée par des patrouilles de la présence d'une grande force ennemie qui se dirigeait dans leur direction et peu de temps après, des obus commencèrent à frapper le village, obligeant les hommes à se mettre à l'abri contre les murs, et les trains de bagages et le poste de secours de campagne à être évacués à la hâte. À peu près au même moment, au poste de commandement de Bahrfeldt dans le vieux moulin, un officier d'artillerie arriva au galop sur un cheval écumant et couvert de sueur et annonça de manière dramatique qu'en passant à travers les bois au sud d'Urvillers, il avait vu la ligne de canon ennemie ainsi qu'une grande masse d'infanterie qui se dirigeait vers eux. Alors que le bruit des tirs s'intensifiait, Bahrfeldt réorganisa rapidement ses maigres forces pour faire face à cette menace. Tout d'abord, il envoya un bataillon à travers le village pour renforcer la compagnie isolée qui montait la garde à la sortie sud. Deux compagnies se



retranchent en travers de la route par laquelle l'attaque est censée se produire, et une troisième est poussée sur la droite pour former une garde de flanc dans une ruelle creuse qui longe la voie ferrée. Une autre compagnie fut envoyée en reconnaissance vers le nord-est, mais ne revint pas après avoir été prise par surprise et submergée. Deuxièmement, dans le but de perturber l'avance de l'ennemi, un groupement tactique d'un bataillon et demi et d'une compagnie de mitrailleuses, sous le commandement de Hochwächter, fut poussé vers l'avant jusqu'au hameau de Cornet d'Or où la grande route La Fère-St Quentin croisait la route de campagne d'Itancourt à Urvillers. À 12h30, les hommes de Hochwächter avaient barricadé la route d'Urvillers par laquelle les Français devaient venir et avaient formé une ligne de feu dans les bâtiments éparpillés autour du carrefour.

À lui seul, ce petit groupe d'environ 1 000 hommes aurait été facilement balayé par une force française plus de cinq fois plus nombreuse, laissant les troupes du Mesnil ouvertes à l'enveloppement. Ce qui les a sauvés de la destruction, cependant, c'est l'énorme soutien d'artillerie qu'ils ont reçu. Tout d'abord, les deux batteries d'obusiers lourds qui jusqu'alors soutenaient les troupes à Mesnil sont déplacées au trot vers la périphérie nord d'Itancourt, d'où elles ouvrent le feu sur les positions de Néraud devant Urvillers. Deuxièmement, Bahrfeldt ordonna à l'une des trois batteries d'artillerie de campagne adjacentes à la gare d'Itancourt de déplacer son feu de la ferme Lorival à Urvillers en prévision de l'attaque française. Dans la chaleur étouffante, les artilleurs manœuvrèrent leurs canons sur le terrain accidenté près de la gare jusqu'à ce qu'ils trouvent une position appropriée près du remblai de la voie ferrée d'où ils avaient une vue dégagée vers Urvillers. Un peu plus tard, ils furent renforcés par trois batteries de l'artillerie de la brigade de Riebensahm, qui, au lieu de continuer jusqu'au point de rassemblement de l'Essigny, avaient fait demi-tour vers Itancourt lorsqu'elles entendirent des bruits de coups de canon. Enfin, quatre batteries d'obusiers lourds qui traversaient la région pour se rendre au siège de La Fère furent interceptées à l'ouest d'Itancourt par le général von Kirchbach, commandant du Xe corps de réserve, et reçurent l'ordre d'intervenir dans les combats. Vers 13h30, après avoir intensifié son propre bombardement, la brigade Néraud quitte Urvillers et avance à travers champs vers le carrefour du Cornet d'Or. Lorsqu'ils sont arrivés dans le champ de vision des observateurs allemands, les champs qu'ils devaient traverser pour atteindre la ligne de tir de Hochwächter ont été pris pour cible par pas moins de 24 canons de campagne et 20 obusiers lourds. Dans un premier temps, les batteries françaises continuent d'apporter leur soutien à l'infanterie, mais elles sont rapidement réduites au silence par l'artillerie lourde, hors de leur portée. Ayant atteint la suprématie totale du feu, l'artillerie allemande, leurs obusiers en particulier, ont causé d'effroyables destructions parmi l'infanterie française qui avançait. Malgré le déluge de feu (en moins d'une heure, les deux batteries lourdes d'Itancourt tirèrent à elles seules le nombre étonnant de 1 000 obus), les braves réservistes français, poussés en avant par des officiers à cheval, s'élançaient en avant, se rapprochant pour combler les vides creusés dans leurs rangs. Lorsqu'ils furent à portée de fusil (les Allemands entendirent les cris « en avant » des officiers français), les hommes de Hochwächter ouvrirent le feu sur les vagues apparemment irrésistibles qui menaçaient de les submerger. Très vite, cependant, les Français chancelèrent d'abord sous l'effet des mitrailleuses allemandes, puis firent demi-tour et refluèrent à travers les champs jonchés de cadavres, courant une fois de plus le gant des effroyables tirs d'obus. Après que les survivants aient été rassemblés avec beaucoup de difficulté derrière Urvillers, l'ensemble de la 69e division de réserve a été retirée dans l'après-midi sur une position défensive à mi-chemin de l'Oise.

En repoussant l'attaque d'Itancourt, les Allemands avaient gagné un temps précieux pour faire venir des renforts. De plus, leur position à Mesnil était maintenant plus sûre qu'elle ne l'avait été toute la matinée parce que Lanrezac avait annulé l'offensive lorsqu'il avait appris que le Xe corps était attaqué. Désormais, le XVIIIe corps et les divisions de réserve de Valabrègue doivent rester sur la défensive et masquer Saint-Quentin tandis que le reste de l'armée tente de repousser l'aile gauche allemande de l'autre côté de la rivière à l'est de Guise. Si l'infanterie de Jouannic avait attaqué en force le Mesnil-Saint-Laurent dès le matin, alors que les hommes de Bauer  
www.ospreypublishing.com étaient © complètement isolés, il ne fait aucun doute que les Allemands auraient été submergés ; En début d'après-midi, cependant, cette occasion en or avait disparu.

Malgré cela, la 19e division d'infanterie de réserve n'était pas encore complètement tirée d'affaire. En début d'après-midi, les quatre bataillons de Riebensahm à Essigny-le-Grand sont pris sous le feu de la 105e brigade française (53e division de réserve) qui avance jusqu'à Benay et Hinacourt, avant de s'arrêter et de se retrancher. Comme ils ne montraient aucun signe d'agression, Riebensahm décida après un certain temps de prendre l'initiative et de les repousser, même s'il était en infériorité numérique et manquait de soutien d'artillerie. Dans la chaleur torride de midi, ses deux bataillons de tête avancèrent en ordre prolongé sur les longues pentes menant à Benay, à travers le chaume et entre les blés récemment récoltés. Lorsqu'ils furent à portée de fusil, l'attaque ralentit, obligeant Riebensahm à déployer un autre bataillon. Bien qu'ils luttent pour obtenir la suprématie du feu, leurs espoirs se dissipent lorsqu'ils voient, au loin, derrière eux, de longues files d'uniformes gris traverser la route au sud d'Essigny-le-Grand. La 2e division de réserve de la Garde était arrivée. Alors que les obus de l'artillerie allemande nouvellement arrivée tombaient sur le village, les bataillons de tête de Riebensahm l'attaquèrent de front tandis que les deux autres travaillaient vers le sud. Vers 15h00, les bataillons de flanc fixèrent leurs baïonnettes puis, lors de la charge, balayèrent les défenseurs des hauteurs autour du cimetière du village, provoquant l'effondrement de leur position. Peu de temps après, les Français abandonnèrent Hinacourt lorsque l'aile droite de la 2e division d'infanterie de réserve de la Garde les prit au dépourvu et les rejeta en désordre vers l'Oise. Lorsque Valabrègue prend connaissance des événements d'Urvillers et de Benay, il donne l'ordre à toutes ses troupes encore sur la rive ouest de retraverser le fleuve à la faveur des arrière-gardes et sous le feu de l'artillerie lourde. À la tombée de la nuit, ils atteignirent le côté est sans autre incident et bivouaquèrent sur les mêmes positions que la veille au soir.

Au Mesnil-St Laurent, l'après-midi s'est passé dans l'impasse. les Français restèrent sur la défensive après que Lanrezac eut annulé l'attaque et que les Allemands furent incapables de faire avancer sur le flanc de la colline vers eux. Cependant, lorsque les reconnaissances révélèrent que l'aile gauche de l'ennemi était en l'air à la ferme Lorival, Winterfeldt ordonna à une section d'artillerie (deux canons et quatre chariots de munitions, chacun tiré par un attelage de six chevaux) de galoper le long d'un chemin de campagne qui se terminait à une parcelle de bois à 300 mètres à l'est de la ferme. Bien que l'un des canons ait été renversé et que plusieurs hommes aient été tués lorsqu'ils ont été détectés au dernier moment, l'équipe d'artillerie restante a atteint la fin de la route intacte et détachée à côté d'une parcelle de bois. Tirant à plus de six coups par minute, et abondamment approvisionnés en munitions, ils prennent l'extrémité de la ligne française en enfilade, causant d'énormes pertes.

Lorsque la défense française autour de la ferme commença à s'effondrer à la suite de cet assaut inattendu, l'aile droite allemande avança vers la crête, après quoi l'ennemi céda soudainement et les survivants s'enfuirent sur la route vers l'arrière. Une attaque similaire à l'extrémité opposée de la ligne, près de Cambrie Farm, s'est terminée par un désastre, cependant, après que les Français aient contre-attaqué, prenant les Allemands par surprise alors qu'ils se détendaient après leur victoire et les mettaient complètement en déroute. Cependant, à ce moment critique où il semblait que la ligne allemande allait être enroulée par le nord, les Français firent soudainement demi-tour et disparurent au-dessus de la colline. La raison de ce soudain revers de fortune était la vue des longues colonnes de marche de la 13e division d'infanterie allemande s'approchant du champ de bataille en direction d'Homblières, au nord-ouest. Ils avaient quitté Maubeuge à l'aube (où ils avaient pris part au siège) et étaient partis rejoindre la 14e division d'infanterie, qui avait atteint le canal de Crozat, deux jours de marche devant eux. À midi, alors qu'ils avaient parcouru plus de 22 milles et qu'ils avaient hâte de s'arrêter pour la journée à Saint-Quentin, ils reçurent l'ordre de Bülow de venir en aide à Winterfeldt au Mesnil-Saint-Laurent. Avec leur aide, les Français furent repoussés et, en fin d'après-midi, ces derniers se retirèrent sous le couvert de leur artillerie et retraversèrent l'Oise, laissant les Allemands dans le contrôle incontesté du champ de bataille pour la première fois depuis huit heures du matin.

## Le 1er corps français contre-attaque au centre

Après que le Xe corps allemand n'ait pas réussi à sortir des têtes de pont de Guise et de Flavigny-le-Grand la veille, il a passé la nuit dans des bivouacs au sud de l'Oise, à plusieurs kilomètres de ses objectifs. Leurs ordres pour le 29 étaient d'avancer sur la rive orientale de l'Oise jusqu'à ce qu'ils soient à nouveau au niveau de la 19e division d'infanterie de réserve de l'autre côté de la rivière. À l'endroit où la route principale au sud de Guise traversait le centre du front du corps d'armée, celle-ci se ramifiait en deux, la bifurcation droite menant à l'Oise à Mont-d'Origny et la gauche au Hérie-la-Viéville où elle tournait brusquement à gauche et continuait le long de la route nationale jusqu'à Marle. Initialement, la 19e division d'infanterie devait avancer le long de la fourche de droite et la 20e de gauche par la gauche. En avançant en direction du Mont d'Origny, le premier était assuré de tomber tôt ou tard sur le IIIe corps français qui se déplaçait à angle droit sur son front en route vers l'Oise pour soutenir l'attaque du XVIIIe corps ; de même, en avançant vers Le Hérie-la-Viéville, ce dernier se mit sur une trajectoire de collision avec le 1er corps français qui avait quitté Marle avant l'aube et remontait la grande route vers le centre du champ de bataille.

Tout d'abord, les événements ont été dominés par une brume excessivement dense et persistante, qui rendait la navigation difficile et empêchait les deux camps de se voir. Ainsi, l'avant-garde de la 19e division d'infanterie s'empara de Jonqueuse sans combat après avoir pris les Français complètement par surprise alors qu'ils étaient rassemblés autour de leurs feux de bivouac, prenant leur petit-déjeuner. Peu de temps après, l'artillerie divisionnaire frappe la 9e brigade française (à la tête de la 5e division) d'un feu dévastateur alors qu'elle traverse les collines près du bois de Bertaignemont, les faisant fuir loin vers le sud. Leur défaite plaça Hache dans un dilemme, car la 37e division (nord-africaine) arrivait à peine après une marche forcée de neuf heures depuis Marle et il n'y avait aucun signe du 1er corps qui devait couvrir son aile droite. Si la 6e division traversait la rivière comme prévu, elle pourrait être prise dans le flanc alors que les Allemands avançaient sur la route vers Mont-d'Origny ; D'autre part, s'ils restaient du côté de l'Est et se retournaient pour faire face à la menace, ils ne pourraient pas prendre part à l'offensive. En fin de matinée, alors que seules quelques unités avaient traversé la rivière, Hache ordonna prudemment à la 6e division de suspendre toute nouvelle traversée et d'attendre l'arrivée de la 37e division. Lorsque ce dernier apparaît en début d'après-midi, il lance une attaque en direction du bois de Bertaignemont et de la ferme voisine, soutenu par les unités de la 5e division qui n'ont pas participé aux combats précédents. La progression est bonne au début, mais la situation est transformée par l'intervention du côté allemand de plusieurs batteries d'obusiers lourds, qui viennent à peine d'atteindre le front après s'être frayé un chemin à travers l'immense embouteillage du pont de Guise et qui infligent d'énormes dégâts aux malheureux zouaves et tirailleurs, mettant fin brutalement à l'attaque.<sup>7</sup> Maintenant que son flanc est sécurisé, le commandant de la division, le général Hofmann, donne l'ordre d'une avance générale le long de la grande route en direction du Mont d'Origny, ignorant que la 6e division française se déplace dans la direction opposée. Lorsque les deux camps se rencontrèrent en fin d'après-midi, une bataille non concluante eut lieu pour la possession des hauteurs à l'est du village, qui se termina à la tombée de la nuit lorsque les Français se retirèrent, laissant les Allemands occuper le champ de bataille.

Bien que la 19e division d'infanterie n'ait pas avancé très loin, elle avait au moins empêché Hache de prendre part à l'offensive. En comparaison, la 20e division du général Schmundt n'avait rien d'autre à montrer pour les combats de la journée que de lourdes pertes. Leur avance fut lente, en partie à cause de l'épais brouillard et en partie parce que la majeure partie de la division, y compris toute l'artillerie, avait passé la nuit sur la rive nord de la rivière par mesure de précaution contre une attaque surprise. Après s'être frayé un chemin à travers la masse de véhicules qui s'entassaient dans les rues de Guise, l'infanterie avait déjà deux heures de retard lorsqu'elle atteignit le point de rassemblement de la ferme de la Désolation (près de la bifurcation de la grande route). D'autres retards eurent lieu après qu'ils eurent découvert qu'Audigny, sur leur flanc gauche, avait été occupée par l'ennemi (la tête de la colonne du Xe corps). Après un combat complètement

confus dans une couverture de brume presque impénétrable, les Français ont finalement été chassés, laissant l'endroit aux mains des Allemands. Enhardis par leur succès, plusieurs commandants de compagnie ordonnèrent alors à leurs hommes de capturer le village voisin de Clanlieu, qui fut pris sans combat peu de temps après. Entre-temps, Schmundt avait ordonné à sa division d'avancer sur la route principale en direction de Le Hérie-la-Viéville. Malheureusement, comme deux des quatre régiments occupaient encore Audigny et Clanlieu, et qu'un troisième était en réserve divisionnaire, un seul régiment, le 77, suivit ses ordres. Pour le reste de la journée, alors que les trois autres régiments restaient complètement inactifs à quelques kilomètres de là, l'IR77 était engagé dans un combat désespéré contre les unités du 1er corps français.

Après avoir quitté Marle bien avant l'aube, ce dernier s'engagea sur la route nationale en direction du front en une énorme colonne de marche de 15 milles. Sur leur chemin, ils furent croisés par un grand nombre de réfugiés accompagnés d'une variété de charrettes et d'autres véhicules qui menaçaient parfois de bloquer complètement la route. Comme le 1er corps était originaire de la région du Pas-de-Calais, qui avait été envahie par l'ennemi, de nombreux réfugiés venaient des mêmes villes que les soldats, en particulier ceux de la 2e brigade dont les régiments étaient en garnison à Cambrai et à Avesnes. Dans quelques cas touchants, les soldats ont reconnu des amis et des parents parmi la foule dense et ont quitté les rangs pour prendre quelques mots fugaces avec eux avant de recevoir l'ordre de retourner dans la colonne.

À 7h00, après cinq heures de marche non-stop, l'avant-garde atteint le virage de la route au Hérie-la-Viéville d'où elle a une vue panoramique sur le champ de bataille. Devant eux, dans le lointain, ils distinguaient l'Oise à Guise et à Flavigny ; plus près, sur leur droite, ils ont vu les éclats d'obus blancs distinctifs autour d'Audigny. Lorsque la 1ère brigade arriva peu de temps après, son commandant, le général Marjoulet, lui ordonna d'occuper une position défensive à la périphérie nord du Hérie, face à la direction des tirs, et d'attendre que les autres brigades se joignent à elles. Deux bataillons du 43e RI sont poussés en avant le long de la route de Guise pour servir d'avant-garde, l'un vers la ferme de la Bretagne et l'autre (le IIe Bataillon), un peu plus loin, jusqu'à une crête peu profonde marquée sur la carte comme la cote 150. Par chance, alors qu'ils atteignaient ces positions, les Allemands (IR77) avançaient sur la route vers eux.

L'IR77 commença alors une épreuve qui, à l'exception d'une brève pause en fin d'après-midi, devait se poursuivre jusqu'à la tombée de la nuit. Ils étaient livrés à eux-mêmes, l'artillerie divisionnaire était encore freinée par l'encombrement de Guise et le terrain était complètement défavorable. Devant eux, des champs couverts de betteraves à sucre ou de chaume descendaient doucement vers une dépression peu profonde, puis montaient progressivement sur environ un kilomètre jusqu'à la colline 150. À aucun moment, il n'y a eu la moindre couverture contre le feu ennemi ou contre le soleil de plomb, et avec le sol très dur après plusieurs semaines sans pluie, il était extrêmement difficile de creuser des tranchées dans lesquelles se réfugier. Lorsque l'artillerie est arrivée plusieurs heures plus tard, elle était complètement inefficace ; plusieurs batteries tirèrent sur les mauvaises cibles, dont deux batteries d'obusiers lourds qui visaient Le Hérie, trop loin en arrière, et une batterie d'obusiers légers qui bombardait un temps Audigny sous l'illusion erronée qu'elle était toujours occupée par l'ennemi. Les seules batteries qui visaient la position ennemie sur la cote 150 étaient très faibles, car la plupart de leurs canons avaient été détruits à Flavigny-le-Grand la veille lorsqu'ils avaient été pris à découvert par l'artillerie française. De plus, il était difficile pour les observateurs de l'artillerie allemande d'avoir une position précise sur les positions françaises en raison de la forte brume de chaleur du sol brûlé et parce qu'ils regardaient directement le soleil.

Au cours des heures suivantes, les Allemands avançaient lentement vers la cote 150, avançant par courtes poussées séparées par de longues périodes passées à étreindre le sol pour tenter de se mettre à l'abri des tirs incessants d'obus. Incapables d'échapper à la chaleur brûlante du soleil, ils ont rapidement vidé leurs bouteilles d'eau et ont été forcés de mâcher les feuilles de la betterave sucrière dans une vaine tentative d'étancher leur soif. Lorsqu'ils arrivèrent à environ 1 000 mètres de la position française, le major Bode, le commandant du régiment, fut forcé de déployer deux compagnies de sa réserve pour combler les nombreux trous dans la ligne de feu. En début d'après-

midi, cependant, ils sont renforcés de manière inattendue par deux détachements de la 19e division d'infanterie ; l'une d'elles, forte de trois compagnies, commandée par le Hauptmann Graf von Büdingen et l'autre, forte de quatre compagnies, sous le commandement de l'Oberst Winkelhausen. (Lorsque Schmundt a demandé de l'aide à la 19e division d'infanterie, il semble qu'il ait complètement échappé que son propre IR164 attendait en réserve à La Désolation, à une courte distance de son poste de commandement.) Après que les renforts aient étendu la ligne de l'IR77 sur la droite, l'avance a redémarré et ils ont lentement avancé jusqu'à ce qu'ils soient forcés de s'arrêter à environ 400 mètres de la ligne ennemie. Il était environ 13h30 et leur situation était extrêmement précaire. Le plus inquiétant de tout, c'est que plusieurs unités commençaient à être à court de munitions.

*« J'étais inquiet de savoir comment remplacer nos cartouches et de l'avancement de la bataille puisque nous n'avions que les munitions que nous transportions. J'ai donné à plusieurs reprises l'ordre de ne tirer que peu afin d'économiser les cartouches et je recevais constamment des rapports de la ligne de tir sur le nombre de cartouches qui avaient été tirées. De temps en temps, le feu s'arrêtait complètement et j'entendais dire que le moral des hommes était bon et qu'ils plaisantaient les uns avec les autres. Des pertes ont eu lieu, parfois légères, parfois lourdes. Je m'inquiétais de savoir si les nerfs de mes hommes résisteraient à cette terrible épreuve, mais c'est finalement ce qui s'est passé, lorsque l'infanterie ennemie a commencé à relâcher son feu et que certains d'entre eux ont fui leurs tranchées. Mes hommes ont alors commencé à se retrancher. En raison de la chaleur et de la marche précédente, leur soif était devenue très grande, mais il n'était pas possible d'obtenir de l'eau de n'importe où parce que le feu de l'artillerie était si fort. Elle est tombée en partie sur nous et en partie sur nous, mais les hommes ont toujours tenu bon et à aucun moment la communication n'a été perdue entre les compagnies. Il y avait toujours des coureurs disponibles pour livrer les ordres et les rapports très courageusement, parfois même en marchant calmement et debout. Des rapports écrits sont également arrivés de la ligne de front. Nous étions fermement convaincus qu'il n'aurait fallu que de légers renforts pour sortir de l'enfer dans lequel nous nous trouvions, pour aller de l'avant et lancer une attaque contre les Français, dont nous croyions fermement qu'elle aurait été couronnée de succès. Il était clair pour moi que ma tâche était de défendre jusqu'au dernier homme la position que nous avions obtenue car une percée française à ce stade aurait déchiré le front de bataille. »*

Alors que l'Oberst Winkelhausen montait sur la ligne de front pour juger de la situation, son adjudant, l'Oberleutnant Vogelen, revenait courageusement à travers le feu et revenait avec des sacs de balles, que les volontaires distribuaient aux unités les plus durement touchées. Malgré cela, certaines compagnies sont à court de munitions et reçoivent l'ordre de fixer les baïonnettes au cas où elles seraient attaquées. Au milieu de l'après-midi, Bode abandonne finalement la tentative de prendre la cote 150 et ordonne à sa ligne de front de se replier sur une courte distance, couverte par les détachements de Winkelhausen et de Büdingen qui sont échelonnés sur la droite en direction de la ferme Bertaignemont. Les pertes avaient été énormes, non seulement dans l'IR77 mais aussi dans les renforts de la 19e division. L'IR78, par exemple, a subi plus de 50 % de pertes dans ce qui a été sa pire journée de toute la guerre. Une paix relative s'abattait maintenant sur le champ de bataille alors que les compagnies épuisées, décimées et sans chef gisaient éparpillées parmi les champs de chaume et de betteraves sucrières, espérant désespérément qu'elles ne seraient plus appelées à combattre ce jour-là.

Pendant ce temps, au Hérie-la-Viéville, Franchet d'Esperey avait attendu tout l'après-midi l'arrivée des dernières unités avant de lancer son attaque. Vers 17h00, tout était prêt ; La brigade de Pétain, qui se trouvait à la queue de la colonne de marche, était arrivée et les batteries de l'artillerie divisionnaire et de corps d'armée étaient toutes en place et avaient des objectifs. Franchet d'Esperey donne l'ordre d'ouvrir le feu à son commandant d'artillerie, le général Bro, et quelques instants plus tard l'horizon s'illumine des éclairs de canon de plus d'une centaine de canons. Du haut des hauteurs, le spectacle des troupes avançant à travers le plateau vers Guise était inoubliable.

*« De tous côtés, vers l'horizon éclairé par les rayons du soleil couchant, les colonnes françaises se lançaient à l'attaque comme une marée montante. Au nord-ouest, l'immense ferme Bertaignemont*

*est à nouveau en flammes sous une avalanche d'obus ; Au nord, des meules de foin venaient d'être incendiées ; à l'est, Clanlieu et Audigny commencent à brûler ; D'immenses panaches de fumée se tordaient en formes lumineuses. Partout, les troupes françaises s'infiltrèrent sans cesse. Tout ce que nous pouvions voir, c'était leurs vestes bleues et les baïonnettes scintillantes, dans une atmosphère tumultueuse. »*

Sur la droite, la 1<sup>ère</sup> brigade de Marjoulet fait deux tentatives infructueuses pour capturer Audigny et Clanlieu afin de soutenir le Xe corps mais ne peut occuper les villages qu'à la tombée de la nuit après le départ des Allemands. Au centre, la 2<sup>e</sup> brigade de Sauret doit passer la ligne de la 43<sup>e</sup> RI à la ferme de la Bretagne et à la cote 150, puis continuer le long de la route principale et reprendre Guise. Cependant, alors que l'avance commençait, les Allemands renouvelèrent leur attaque en réponse à un ordre du commandant du corps d'armée, Emmich, qui n'était pas satisfait de l'absence de progrès. Ainsi, en début de soirée, alors que l'IR77 repartait vers la cote 150, l'avant-garde de la 2<sup>e</sup> brigade française s'approchait d'elle par l'autre direction (un bataillon de la 1<sup>e</sup> RI, appuyé sur la gauche par deux bataillons de la 84<sup>e</sup> RI). La première tentative des Français de traverser la crête s'est soldée par un échec lorsque les Allemands ont ouvert le feu sur eux à bout portant, les obligeant à fuir en bas de la colline vers la ferme de La Bretagne. Tandis que les débris sans chef s'accumulent autour de la ferme (ils ont perdu 13 de leurs 15 officiers), le colonel Lamotte ordonne de déployer l'étendard du régiment et de sonner le clairon de l'assemblée. Une fois les hommes réorganisés, l'étendard est hissé de long en large sur la route pour les rallier, puis ils retournent à l'attaque, conduits par le général Sauret lui-même, l'épée à la main. Au début, ils n'eurent pas plus de succès qu'auparavant, car ils étaient une cible facile lorsqu'ils franchissaient la crête, illuminés par les rayons du soleil couchant, mais les Allemands furent bientôt contraints de se retirer alors qu'ils étaient menacés d'être débordés. À la tombée de la nuit, la cote 150 était fermement entre les mains de la 1<sup>e</sup> RI tandis que la 84<sup>e</sup> RI était dispersée parmi les collines vallonnées et les vallées peu profondes au sud de la ferme de Louvry.

Pour les survivants épuisés, affamés et assoiffés de l'IR77, il restait un dernier acte dans ce drame d'une journée. À la tombée de la nuit, Bode organise ses hommes dans une position défensive soutenue par la compagnie de mitrailleuses du détachement de Winkelhausen. Peu de temps après, ils entendirent des appels de clairon au loin et virent une colonne dense d'hommes s'approcher rapidement d'eux, se découpant à la lumière des bâtiments en feu du Hérie :

*« Comme nous aussi nous envoyions un appel de clairon dans leur direction, la colonne qui avançait lui répondait par le même appel mais qui nous semblait étrange. Dès que les troupes se sont approchées à portée d'appel, nous leur avons crié de leur demander à quel régiment elles appartenaient et nous n'avons reçu que la réponse « Camarades ». En même temps, nous entendions de grands gémissements et des cris de douleur, de sorte que nous avons supposé qu'il s'agissait de blessés allemands qui se traînaient les uns les autres en arrière. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à 15 mètres de distance, une mitrailleuse à proximité, manœuvrée par un volontaire d'un an, a soudainement, sans ordre, commencé à tirer sur la masse des hommes. D'autres mitrailleuses et la ligne de tir se sont alors jointes. Quelques minutes plus tard, toute la masse d'entre eux avait été mise en pièces. Quand les coups de feu et les sifflements se furent tus, un silence haletant régna. Aucun d'entre nous ne savait s'ils avaient été amis ou ennemis. Quelques-uns d'entre nous se glissèrent vers le mort le plus proche ; il s'agissait d'une compagnie française envoyée en avant pour une forte mission de reconnaissance, qui avait été complètement abattue. § Le mitrailleur avait entendu un léger « en avant » et, par conséquent, avait ouvert le feu. De cette façon, nous avons pu reconnaître les troupes ennemies qui suivaient cette colonne à distance et nous avons maintenant ouvert le feu sur elles aussi. »*

Alors que les Français reculaient devant la rencontre, ils furent attaqués par le détachement de Winkelhausen et, dans les combats confus qui eurent lieu, l'IR78 perdit son adjudant, qui fut tué, et son commandant, le major Lockeman, qui fut mortellement blessé. Le régiment n'avait plus d'officiers. À la fin d'une horrible journée de combats, qui s'était déroulée presque sans interruption depuis les premières heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit, l'IR77 était également dans un

état terrible. En trois jours du 28 au 30 août, ils perdirent 725 hommes, la plupart le 29, plus que tout autre régiment à l'exception du 1er régiment d'infanterie de la Garde à Colonnay.

La 4e brigade de Pétain, qui se trouve à l'aile gauche de l'attaque, reçoit l'ordre de s'emparer des hauteurs autour de la ferme de Bertaignemont et d'entrer en contact avec le IIIe corps dans les environs de Jonqueuse. Ayant été les derniers à arriver au Hérie, la lumière commençait déjà à décliner lorsqu'ils commencèrent leur progression et il y eut d'autres retards lorsqu'ils durent se frayer un chemin à travers les nombreux enclos de barbelés. Pour cette raison, il faisait nuit au moment où ils approchèrent de Bertaignemont et ils se perdirent dans l'obscurité ou naviguèrent du mieux qu'ils pouvaient à la lumière des bâtiments en feu et des meules de foin. Lorsqu'ils furent assez près de la ferme encore en feu, ils rencontrèrent un grand nombre de zouaves et de tirailleurs qui avaient été blessés ou tués lors de l'attaque précédente.

*« Nous sommes arrivés à la ferme Bertaignemont. Partout, c'était des ruines, des incendies, des blessés et des morts. Beaucoup de blessés gémissaient, étendus sur des lits de paille, contre le grand mur de la ferme. La paille était rougie de sang ; par endroits, fumé et brûlé ... Les flammes ont atteint des meules de foin voisines. Nous nous empressâmes d'éteindre les incendies, qui menaçaient les blessés des plus cruelles agonies. Qui avait eu l'insouciance de mettre tant de blessés dans un endroit aussi exposé ? Presque tous étaient du 33e régiment d'infanterie mais il y avait aussi des tirailleurs algériens. Nous sommes allés chercher de l'eau... des hommes se battaient autour d'une pompe ; La chaleur était atroce, les cris des blessés étaient déchirants. « Épuisé, je m'assis, puis je me relevai d'horreur ; J'étais à côté du tronc brûlé et noirci d'un homme dont la graisse fondue avait percé sa peau. Il n'y avait plus aucune trace d'uniforme sur ce cadavre. Sans me tourner vers lui, j'ai crié à mon voisin de voir cette épave, mais il n'a pas répondu. Je me tournai vers lui. Impassible, le général Pétain me regardait d'un air glacial. J'ai essayé d'engager la conversation mais il ne m'a pas entendu, il était silencieux comme un sphinx, il a mis un petit bonnet sans rayures ni étoiles et des pantoufles de cuir, qu'un officier d'état-major lui a données. Ce vieil homme pâle m'impressionna par son attitude distante, préoccupé et concentré, et je ne pus croiser son regard alors qu'il observait les mesures prises pour éteindre les incendies.*

*« Ma section est partie comme une avant-garde. Il se trouvait dans un chemin creux à environ 200 mètres de la ferme, à droite de celle-ci ; cette petite piste était remplie de cadavres de tirailleurs, probablement tués par nos propres canons, car ils n'avaient aucune trace de blessures et avaient été abattus pendant qu'ils étaient en colonne. Certains d'entre eux s'étaient accrochés à des grilles en mourant, leurs visages étaient pris d'une grimace effrayante. Nous avons été forcés de séparer les corps et de bloquer le chemin en renversant une vieille charrette de ferme.*

*« Derrière ce faible obstacle, j'étais en sentinelle pendant cette nuit sinistre. Des coups de feu se faisaient entendre, partout. Où était l'ennemi ? Personne ne le savait exactement. Sur le chemin, mes camarades dormaient, épuisés par la fatigue, mêlés aux morts, une centaine entre la ferme et le poste de garde. Mais soudain, sur le chemin, une grande silhouette se détacha sur les flammes en arrière-plan. J'ai crié : « Halte, qui va là-bas ? » C'est le général Pétain lui-même qui a répondu : « France, général commandant la brigade ». Il s'avança vers moi d'un pas ferme et après avoir regardé notre barricade, il me dit : « Je vais voir si le 84e est là-bas », et seul, il s'en alla dans la nuit... à minuit, on me releva de ma montre. Je n'arrivais pas à dormir. »*

Les feux dans les ruines ont été éteints avec difficulté, après quoi des avant-postes ont été placés et les autres sont allés se reposer.

## La fin de la bataille

Hormis l'occupation de la ferme Bertaignemont par la brigade de Pétain et des incidents isolés comme l'attaque finale de l'IR77, les combats cessent à la tombée de la nuit. De Benay à l'ouest à Voulpaix à l'est, les troupes épuisées vont se reposer, laissant les brancardiers à leur triste tâche de récupérer les morts et les blessés. Dans une petite cérémonie émouvante, qui a dû être répétée avec de nombreuses variations des deux côtés ce soir-là, les membres survivants de la compagnie du Leutnant Artur Kutscher ont enterré leurs morts dans le chemin creux au sud-ouest d'Itancourt qu'ils avaient occupé pendant la majeure partie de la journée.

*« Nous avons enterré nos morts sous un poirier qui se trouvait à côté du chemin. Nous avons creusé une tombe pour nos camarades dans le sol pierreux ; J'avais connu l'un d'eux comme un jeune étudiant en philologie et en théologie. [Kutscher était professeur d'université.] Il repose maintenant là, presque inconnu, et aucun membre de sa famille ne sait que nous avons creusé une tombe pour lui. Nous avons transporté leurs cadavres ensanglantés dans une nappe de tente et les avons couchés avec le tissu sur le visage. Nous nous sommes levés et avons enlevé nos casques, puis nous nous sommes tranquillement éloignés. La lune et les étoiles brillaient sur le chemin. Partout, il y avait des villages en feu. Tout était calme. »*

Alors que la plupart des soldats tombaient dans un profond sommeil, d'autres restaient éveillés, retournant les événements de la journée dans leur esprit, s'attardant peut-être sur la perte d'amis proches et de collègues ou sur leur propre évasion chanceuse de ce qui avait semblé être une mort certaine. Un soldat a passé la nuit à errer sur le champ de bataille à la recherche d'un collègue officier, s'arrêtant d'abord aux bivouacs du 1er régiment d'infanterie de la Garde, puis, après avoir échoué, se rendant à l'hôpital de campagne voisin. Le général von Plettenberg, commandant du Corps de la Garde, cherchait en vain son fils, officier subalterne du 1er régiment d'infanterie de la Garde, qui avait été tué lors de l'attaque de Colonfay avec 25 autres officiers et plus de 1 100 hommes.

Aucun des deux camps n'avait remporté la victoire dans ce qui avait été un combat désespérément dur, bien que la survie de la 19e division de réserve allemande ait été proche du miracle et que le corps de la Garde ait beaucoup souffert à Colonfay et au Sourd. Malgré cela, Bülow décida de passer à l'offensive le lendemain, enhardi peut-être par l'intervention réussie de la 13e division d'infanterie dont il avait été personnellement responsable. Dans ce qui était essentiellement une image miroir de l'attaque française ce matin-là, l'aile droite allemande traverserait l'Oise en dessous de Guise, prendrait les Français par le flanc et couperait leur retraite. Afin d'avoir un coup de poing aussi important que possible, la 14e division d'infanterie reçut l'ordre de se replier sur le canal de Crozat et de renforcer la 13e division d'infanterie et le Xe corps, en se plaçant à la droite de ce dernier. De plus, Bülow demanda à Kluck le prêt du IXe corps, qui était connu pour être à l'ouest de Saint-Quentin. Si Kluck était d'accord, elle pourrait entrer en ligne à Origny-Ste-Benoite, au nord de la 13e division, laissant la 18e division à Saint-Quentin comme réserve de l'armée. Le Xe corps et le corps de la Garde reçurent également l'ordre d'attaquer, bien que Plettenberg ait reçu la permission de se retirer sur la rive nord de la rivière si son flanc ouvert était menacé d'enveloppement.

Joffre avait passé une journée difficile à essayer de maintenir en vie ses plans de contre-offensive. Tôt le matin, il se rendit au quartier général de la 5e armée à Laon, où il observa Lanrezac et son état-major mener la bataille.

*« À 9 heures, le général Joffre, flanqué de Gamelin et de Galbert, apparaît, vêtu de son long pardessus noir. Il passa toute la matinée à l'école, une grande partie du temps dans la chambre de Lanrezac, se promenant de temps en temps sur le terrain de récréation, accompagné de l'un ou l'autre de ses officiers d'ordonnance, le doux Gamelin ou l'impulsif Galbert, mais jamais il ne prononça un mot ; Il regarda. »*

Après une pause pour déjeuner au buffet de la gare voisine, il revint pour une courte période, puis partit voir Sir John French à Compiègne. Joffre commença la réunion en leur donnant des nouvelles



de l'attaque de Lanrezac ainsi que les dernières informations sur la 6e armée, puis les supplia de rester en ligne et de prendre part à la contre-offensive prévue. En ce qui concerne le lendemain, il rappela à French et Murray qu'ils étaient à une journée de marche à l'arrière de la 5e armée et leur demanda de retarder leur retraite d'un jour afin que les troupes de Lanrezac puissent les rattraper. Dans cet esprit, il souligna utilement que le canal de Crozat offrait une excellente position défensive derrière laquelle leurs troupes pouvaient attendre en toute sécurité. Cependant, ses arguments sont tombés dans l'oreille d'un sourd.

*« Mes arguments semblaient n'avoir aucun effet sur French. D'ailleurs, pendant que je causais, je vis distinctement son chef d'état-major, sir Archibald Murray, tirer les pans de la tunique du feld-maréchal, comme pour l'empêcher de céder à mon insistance. Ainsi, tout ce que je pus obtenir de lui, c'était la réponse : « Non, non ; Mes troupes ont besoin de quarante-huit heures de repos absolu. Quand ils l'auront eu, je serai prêt à participer à tout ce que vous voudrez faire ; mais pas plus tôt. »*

À ce moment-là, Murray fut appelé à l'écart de la pièce, laissant les deux hommes négocier une période de silence bref mais gênant jusqu'à ce qu'il revienne avec des nouvelles que de fortes forces ennemies avaient été détectées devant l'armée. À la lumière de cela, il n'y avait aucun moyen pour Joffre de les convaincre de rester en position pendant au moins un jour de plus pour apporter un soutien à l'aile gauche de Lanrezac. Comme il n'y avait manifestement plus rien à dire à ce sujet, il a dit au revoir et s'est mis en route pour le long trajet de retour à GQG.

Pendant son absence, des nouvelles inquiétantes étaient arrivées de Maunoury au sujet de la 6e armée. Ni l'une ni l'autre des deux divisions de réserve du général de Lamaze n'est arrivée au front car la 55e commence à peine à débarquer et la 56e n'a pas encore atteint Paris.

Deuxièmement, il faudra beaucoup de temps pour reconstituer la 61e division et la 62e division de réserve, qui avaient fui après la débâcle de la veille dans le coude de la Somme, près de Péronne. Troisièmement, le corps de cavalerie de Sordet, qui devait combler le vide avec les Britanniques, était dans un état lamentable avec des hommes et des chevaux si épuisés que leur force de combat fut réduite à celle d'une seule division. Maunoury termina en disant qu'il était nécessaire de se replier derrière l'Avre, en échangeant l'espace contre le temps, afin de permettre aux nouvelles unités de se rassembler en toute sécurité, même si cela signifiait que la contre-attaque devrait avoir lieu plus loin que prévu. L'autre message qui l'attendait venait de Lanrezac, rendant compte des événements de la journée et demandant la permission de se replier sur la position défensive de Laon. Comme la 4e armée se repliait sur sa gauche et que les Britanniques refusaient de s'arrêter pour permettre à la 5e armée de les rattraper, Joffre n'avait d'autre choix que de céder à la demande.